19me Année.— N° 5805 — 1re EDITION (paraissant le soir) — Lundi 16 Novembre 1874

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 f.
LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; -- L'abonnement continue, sauf avis contraire.
ANNONCES : 20 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes »
— On traite à forfait —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT : A. REDOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : *A ROUBAIX*, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; *A Lille*, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; *A Paris*, chez MM. Havas-Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; *A Bruxelles*, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 13, 7 18, 8 15, 9 43, 11 46, m., 12 28, 1 58, 3 39, 5 18, 6 18, 7 28, 8 28, 9 38, 11 08 s. *Roubaix à Tourcoing-Mouscron*, 5 38, 7 18, 8 45, 10 18, 11 23, m., 1 20, 2 45, 5 10, 5 28, 7 18, 8 23, 10 36, 11 26 *Lille à Roubaix*, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15 *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 5 05, 7 10, 8 05, 9 40, 11 35, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 20, 8 18, 9 28, 11 00 *Mouscron à Lille*, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05
DIMANCHES ET FETES : Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 *soir; Mouscron à Tourcoing*, 8 00 *soir*

ROUBAIX, 15 NOVEMBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Mgr l'évêque d'Orléans vient d'adresser à son clergé et aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale dans laquelle nous remarquons ce passage :

« Ce qui nous menace le plus peut être, aujourd'hui, c'est moins encore l'audace et les succès croissants des ennemis de la société, que nos propres dissensions.

» Eh ! quoi ! nous marchons vers les abîmes, qui ne le voit ? qui ne le sent ? Mais quel crime d'y pousser ! Et quel crime aussi de ne pas l'empêcher, quand on le peut ! Mais non, c'est alors que nous fomentons des discordes, que nous aigrissons les dissentiments, que nous divisons nos forces, et que le grand parti conservateur de France offre le spectacle lamentable de désunions profondes. On se suspecte, on s'accuse, on se sépare, et on s'obstine dans la séparation et dans l'impuissance, et, par je ne sais quel esprit de vertige et d'erreur, tous les efforts pour ramener l'union avortent tristement. »

» Et tandis que nos adversaires oublient les opinions qui les divisent, et marchent contre nous en masses disciplinées et compactes, nos divisions, à nous, sont telles que nous n'osons presque plus affronter la lutte! Ah! que leur union, que leur discipline devienne au moins le modèle de la nôtre; que leur zèle soit enfin la mesure de notre désintéressement et de nos efforts!

» Est il donc si difficile, pourtant de comprendre que ce qu'il faut sauver à tout prix, et ce que nos divisions perdraient sans retour, ce n'est pas seulement un parti, c'est la France; ce n'est pas seulement la France, c'est, si Dieu ne les protégeait contre nos passions, c'est le Saint Siége, c'est l'Eglise?. Est-il donc si difficile d'abandonner pour un temps les dissentiments de l'heure actuelle, pour s'unir sur le terrain qui tant de fois nous a vus marcher tous ensemble, honnêtes gens de tous les partis : le terrain de la défense sociale.

Les choses prennent un aspect assez inattendu dans le Nord de l'Espagne. Une dépêche de Bayonne du 14, annonce qu'une partie des troupes libérales est repartie pour Saint-Sébastien, ce qui a occasionné un assez vif mécontentement à Irun. On ajoute que, sur un ordre télégraphié de Madrid, le corps d'armée de Saint-Sébastien doit s'embarquer le 15 pour Santander. En présence de l'inaction des généraux républicains, les carlistes ont réoccupé Lastaola. Et voilà comment ce que l'on croyait une opération militaire décisive n'est après tout qu'un incident sans importance.

On assure de bonne source, télégraphie-t-on de Gratz, que l'arrivée de don Alphonse à Gratz a été contremandée.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*.)

Paris, 14 novembre.

Les renseignements qui me parviennent de diverses parties de la France constatent, de la part des conservateurs de toutes nuances, peu d'empressement à s'occuper des élections municipales.

Le pays est fatigué de tout ce mouvement électoral qui dérange sans cesse les populations de leur travail. Il est fâcheux que, chez elles, l'esprit politique ne soit pas assez développé pour leur faire tenir compte des circonstances exceptionnelles et critiques au milieu desquelles nous vivons et qui doivent nous forcer tous à nous faire violence pour sortir de nos habitudes. Nous avons sous les yeux l'exemple des républicains et des radicaux qui, eux ne s'endorment pas, et savent bien abandonner, un instant, leur travail et leurs loisirs pour se rendre au scrutin.

D'après ces renseignements, il y aurait donc à craindre que non-seulement à Paris, mais dans un grand nombre d'autres localités, le radicalisme n'étende sa domination sur le territoire français.

Il en résultera inévitablement une crise sérieuse, car les municipalités radicales ne pourront manquer, suivant leur nature, de se livrer à des excès et à des violences qui nécessiteront une répression sévère.

On continue à signaler des tentatives de rapprochement de la fraction bonapartiste représentée par le général Fleury et M. de St-Paul avec le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon. L'autre fraction du même parti, dirigée par M. Rouher, persiste dans une attitude plus réservée et qui peut devenir hostile.

M. le comte de Paris et M. le duc d'Aumale viennent, dit-on, d'emprunter, chacun, à la société du crédit foncier, une somme de six millions hypothéqués sur les biens qu'ils possèdent en France. Cette hypothèque, si la nouvelle est vraie, aurait pour résultat d'empêcher toute saisie de leurs biens, dans le cas d'un coup de main bonapartiste ou d'une révolution républicaine et radicale.

Vous savez que le *Journal de Florence* a, le premier, fait connaître le complot organisé pour décider les gouvernements qui ont encore des représentants auprès du St-Siége à les retirer. L'excellent *Journal de Florence* fait, à ce sujet, les observations suivantes :

« Admettons que tous les gouvernements se courbent devant le tyran du jour et rompent brutalement leurs relations diplomatiques avec le Saint-Siége.

» Qu'arriverait-il ?

» Est-ce que l'autorité du Pape en serait diminuée ? Non, certes ! On se demanderait peut être si la sûreté des gouvernements en serait accrue, et la réponse, croyons-nous, ne se ferait pas longtemps attendre.

» Somme toute, le Pape a plus besoin d'être en rapport avec les peuples chrétiens qu'avec les gouvernements athées.

» En retirant les représentants, les gouvernements n'isoleraient pas le Pape de la chrétienté. Celle-ci redoublerait d'amour, de dévouement, d'élan, d'enthousiasme. Elle a pour intermédiaire auprès du Vicaire de Jésus-Christ les évêques, mais au besoin elle se paierait des ambassadeurs et elle en trouverait de premier choix. »

Les journaux allemands constatent l'indignation produite par le redoublement des rigueurs impitoyables contre le comte d'Arnim.

Voici maintenant M. de Bismark qui menace l'Autriche. Le *Tagblatt* de Vienne du 12 novembre donne la nouvelle suivante que nous reproduisons textuellement :

« Le tribunal de 1re instance de Vienne » n'ayant pas agi conformément à la procédure criminelle et n'ayant pas fait subir » un second interrogatoire à un témoin » dans l'affaire d'Arnim, la Chambre prussienne des mises en accusation a adressé » au ministère de la justice de Vienne, » probablement par l'entremise du ministère » des affaires étrangères, une note dans » laquelle il menace formellement de cesser » toutes ses relations juridiques avec l'Autriche. »

La *Germania* de Berlin du 10 novembre annonce qu'elle vient de recevoir à la fois *quatorze assignations* à comparaître devant le juge d'instruction afin de répondre à divers délits de presse, qu'elle aurait commis à propos de l'affaire de Kissingen.

L'Espagne est le pays des surprises. Nous apprenons que les troupes républicaines ont disparu des environs d'Irun, ce qui a permis aux carlistes de reprendre leurs anciennes positions.

Un de nos plus gracieux poëtes, et des plus populaires, François Coppée, fait paraître, samedi prochain, à la librairie Alphonse Lemerre, un charmant recueil de poésies sous ce titre : *Le Cahier Rouge* Ce cahier était composé de feuilles qui traînaient sur la table du poëte et sur lesquelles, par délassement de travaux plus importants, il inscrivait les pensées et les émotions du moment.

Vous lirez avec plaisir la pièce suivante intitulée : *Au Lion de Belfort*

Si je gravais des vers sur ton socle de pierre,
Certes j'exalterais tes combats glorieux,
O monstre colossal, qui, seul victorieux,
Seul peux montrer les crocs et froncer la paupière.
Je dirais qu'on t'a vu jusqu'à l'heure dernière,
Fauve géant, qui fus digne des fiers aïeux,
Rejeter loin de toi sanglant et furieux,
L'assaut des cent chacals pendus à ta crinière.
Mais je voudrais encore ajouter : Grand lion,
Symbole de colère et de rebellion,
D'un moins sombre avenir tu nous es l'assurance.
Attends, sois, comme tous, patient et muet;
Mais, si la haine sainte en nous diminuait,
Rugis, pour rappeler son devoir à la France !

Ce recueil de poésies est édité avec ce luxe de typographie qui distingue les publications de M. Alphonse Lemerre et dont il vient de nous donner un autre spécimen des plus attrayants dans une nouvelle et très complète édition des poésies d'André Chénier, édition dont je vous entretiendrai dans quelques jours.

DE SAINT-CHÉRON.

Le tunnel sous la Manche

On nous écrit de Londres le 13 :

Les journaux de Douvres parlent d'un meeting tenu il y a quelques jours par les membres de la commission du tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre. Les résolutions qui y furent votées sont absolument en faveur d'une reprise active des opérations préliminaires. Le projet semble en bonne voie d'exécution, et si les percements qui vont avoir lieu donnent les résultats que l'on espère, la création du passage sous-marin ne sera plus qu'une question de temps et d'argent.

Les mêmes journaux font mention d'un projet d'utilité de premier ordre consistant à construire un grand bassin supplémentaire à Calais et à le relier directement à la station du chemin de fer. L'exécution de ce projet offrirait aux voyageurs des avantages considérables et il n'est pas étonnant que les feuilles de Douvres y attachent une grande importance, en attendant que le tunnel vienne résoudre une fois pour toutes et d'une manière décisive la difficile question de rendre le passage de la Manche aussi confortable que possible.

ÉTRANGER

LES OPÉRATIONS AUTOUR D'IRUN. — On écrit de Hendaye au *Courrier de Bayonne* le 12 novembre :

« Dans sa marche de Renteria à Irun, reprise hier matin à l'aube, l'armée républicaine n'a rencontré aucune résistance de la part des carlistes. Malgré cela, tout le pays a été ravagé, pillé, brûlé par les soldats. Pas une ferme n'a été épargnée sur leur passage, et l'on parle d'immenses pertes matérielles. Oyarzun, entièrement détruit, quarante maisons de carlistes, autour d'Irun, en proie aux flammes : voilà le bilan de la journée d'hier.

» Je viens de parcourir le pays pour constater l'étendue du désastre. C'est un spectacle horrible. Les miquelets, sortis d'Irun hier matin, ont occupé le Jaizquibel toute la journée et incendié l'église de la Guadeloupe et le couvent.

» Hier soir, c'était un panorama diabolique que ces fermes incendiées, laissant voir dans l'obscurité les ouvertures des portes et des fenêtres vivement éclairées. On entendait au loin les plaintes, les cris des malheureux paysans, chassés de leurs demeures par une soldatesque impitoyable, altérée de vengeance.

» Les carlistes, tournés dans leurs positions de Urcobe et Garinchusqueta, ont abandonné la lutte et se sont repliés en Navarre. L'armée libérale n'a eu à saisir qu'une facile victoire. Laserna, avec son escorte, devait entrer à Irun vers six heures. L'incendie allumé par ses soldats pouvait facilement lui éclairer la route. Et pourtant, voilà la conséquence de ce bombardement inutile...

» J'ai vu de mes yeux, d'autres l'ont vu aussi, les volontaires d'Irun, sortir de la maison de ville des barils de pétrole, en faire la distribution aux incendiaires et encourager l'œuvre de destruction. J'ai entendu, d'autres aussi l'ont entendu, un officier supérieur de la garnison dire à haute voix précisément pour que je l'entende : « Je n'ai rien ordonné ! »

» Le cœur se soulève de dégoût et d'horreur et la conscience s'indigne à la vue de tant d'horribles choses. A Irun les Allemands pullulent. »

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

Les conseils d'arrondissement viennent d'être convoqués pour la seconde partie de leur session, fixée à deux jours, et qui commencera le 23 de ce mois.

—

Le *Progrès du Nord* ne manque jamais l'occasion de faire une bourde s'il s'agit de dire une chose désagréable à un conservateur. Malheureusement, la bourde lui tombe toujours sur le nez. En voici encore une et des plus prononcées.

Le *Progrès* racontait hier que, dans le scrutin de dimanche, à Croix, un jeune militaire en tenue et en *activité de service* se présenta pour voter ; que le président du bureau, M. Baucarne-Leroux, mit son bulletin dans l'urne ; que M. Maquet s'éleva contre l'illégalité commise ; que M. Baucarne prétendit être dans son droit ; que M. Maquet fut obligé de rappeler à M. Baucarne que la loi du 27 juillet 1872, qu'il a votée lui-même, interdit aux militaires en activité de service de voter ; que le législateur-maire avait oublié la loi, et qu'enfin le terrible M. Maquet a dressé procès-verbal de la chose !

De tout cela, le *Progrès* s'indigne et il trouve que M. Baucarne ne devrait être ni député, ni maire de Croix, ni président du bureau électoral.

Malheureusement pour lui, le *Progrès* se trompe absolument sur les faits, ce qui fait que son raisonnement tombe absolument à faux.

La loi du 27 juillet 1872 dit, en effet, dans son article 5, que l'exercice du droit de vote est *suspendu pour les militaires tant qu'ils sont présents au corps*; mais les militaires ne sont nullement privés pour cela de la capacité électorale, puisqu'ils doivent être inscrits sur la liste de la commune où se trouve leur domicile de recrutement ou de naissance.

Or, le jeune militaire en question se trouvait dans son lieu de recrutement, dans une des conditions prévues par la loi du 27 juillet, et était, de plus, nanti régulièrement de sa carte d'électeur délivrée par l'administration municipale de son lieu de naissance. Il était donc parfaitement en règle.

Voilà le fait, nous n'avons rien à ajouter à la réfutation dont nous venons de l'accompagner. Nous pourrions plaisanter le *Progrès* sur ses réflexions à propos de l'honorable M. Baucarne-Leroux; nous n'en ferons rien. Ce serait offenser M. Baucarne que de vouloir le justifier d'aussi pauvres accusations.

(*Mémorial.*)

—

On nous écrit de Bousbecques :

Monsieur,

Aux élections du 8 courant les votes dans notre commune se sont répartis comme suit :

Votants.	440
Pour M. Fiévet.	412
» » Parsy.	24
» » Nuls.	4

J'espère, Monsieur le Rédacteur, que vous voudrez bien rectifier les chiffres inexacts qui, involontairement étaient portés dans un de vos derniers numéros. Le résultat définitif n'en sera point changé, mais l'honneur de la commune de Bousbecques ne pourra qu'y gagner.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distingué.

Un électeur Bousbecquois.

—

La Compagnie du Nord va, prochainement, avoir, elle aussi, des wagons-salons lui appartenant en propre. Elle était la seule qui en fût dépourvue jusqu'à ce jour. Ces wagons-salons ne se détailleraient pas. La prise de possession coûterait 100 fr. pour une distance inférieure à 51 kilomètres, c'est-à-dire toutes les stations situées de Paris à Creil. Passé Creil, on exigerait le prix de seize billets de première classe — toujours pour l'ensemble du wagon.

—

On nous communique la note suivante, avec prière de la reproduire :

M. Michaux, sculpteur à Lille, rue de Flandre, 20, vient d'inventer un système de décrochement automatique du tender de la machine ou du premier fourgon du train, qui paraît appelé à obtenir le plus grand succès.

M. Michaux, au moyen d'une manivelle qui agit sur une crémaillière, détache en

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 16 NOVEMBRE 1874.

— 5 —

LE

BOUQUET de JASMIN

NOUVELLE (1)

II. — LA RACINAIS. — (SUITE).

M. Morvan entra à la maison pour donner des ordres en conséquence, et laissa sa fille en compagnie de l'employé.

« M. Duperré, lui dit-elle, voulez-vous me permettre de vous faire les honneurs du jardin ?

— Volontiers.

— Aimez-vous les fleurs ?

— Beaucoup.

— Elles sont aussi ma principale distraction ici; je me propose de faire de ce jardin un petit paradis que l'ennui ne viendra jamais visiter.

— Vous comptez donc rester longtemps dans le pays ?

— Dieu le sait. J'ai l'humeur capricieuse et me plais à voyager. On nous a par hasard parlé de D... Mon père et moi avons été séduits par les beaux ombrages qu'on y rencontre, et par l'avantage de jouir de la mer sans être gêné par la foule qu'attirent les plages à la mode; une fantaisie nous y a amenés, une fantaisie peut nous en faire partir. »

Elle le promena dans les massifs où les plantes avaient été groupées avec un art qu'eût envié le plus habile dessinateur de jardins. Elle s'était annoncée à lui comme un caractère indépendant qui, sans braver les règles consacrées par l'usage, aimait surtout à prendre conseil de lui-même. Elle apporta dans sa conversation avec M. Duperré un laisser-aller qui l'étonna d'abord, mais qui ensuite lui donna un charme de plus. Lui-même était d'une nature expansive et ne tarda pas à se mettre à l'unisson avec elle, de sorte qu'elle fut bientôt au courant de ses goûts et de ses idées.

Ils atteignirent une plate-forme située dans la partie la plus élevée du jardin. De là on apercevait l'Océan, dont les flots, en venant se heurter contre les rochers, produisaient une frange d'écume. Le vent se jouait dans la chevelure d'Hortense, sur laquelle le soleil répandait des reflets dorés.

« J'aime la mer avec passion, dit-elle; je me fais une fête de me jouer au milieu des vagues, dès que la saison le permettra. J'aime aussi les longues courses, les promenades à cheval ; cela vous étonne sans doute, vous qui avez toujours eu des goûts calmes et sérieux.

— Comment le savez-vous, mademoiselle ?

— Par une personne qui m'a souvent parlé de vous ; car, avant que vous ne sachiez mon nom, j'étais déjà familiarisée avec le vôtre. Nous avons eu pour voisin à Lunéville un officier avec la fille duquel je me suis liée. Elle m'a souvent parlé d'un cousin qu'elle eût été charmée de rencontrer. Savez-vous que, grâce à votre générosité qui, soit dit en passant, m'a toujours paru un peu extraordinaire, elle se trouve à la tête d'une fortune superbe ? Elle doit bénir le nom du cousin magnanime qui lui permettra de faire son choix parmi les plus riches prétendants. Cette liberté assurée à ses préférences est un avantage précieux pour un caractère comme le sien, car elle ne passe pas pour être précisément facile à satisfaire : elle a sur beaucoup de points des idées très-arrêtées, prétend-on, quelques-uns même la trouvent, comment dirai-je ? un peu fantasque.

— Et cependant elle ne voulait pas accepter cet héritage.

— Bah ! c'est que, sans doute, elle espérait ne pas être prise au mot.

— Ne dites pas cela, mademoiselle; je ne sais ce qu'il en est, du caractère fantasque dont vous parlez, mais je sais que son cœur est incapable de honteux calculs.

» Il est probable que nous ne nous rencontrerons jamais ; les événements ont creusé entre nous un fossé que rien ne saurait combler, mais je ne prononcerai jamais son nom qu'avec respect ; son souvenir n'éveille en moi que des pensées d'affectueuse sympathie.

» Lorsque ma mère fut atteinte de la maladie qui devait l'enlever si rapidement, j'étais aux colonies où l'administration m'avait envoyé, j'en fus informé trop tard pour venir à temps. Emilie accourut auprès d'elle et fut admirable de dévouement. Si quelque chose fut capable d'adoucir les derniers moments de la mourante, ce fut la délicate et ingénieuse sollicitude dont elle fut entourée. Emilie savait comprimer sa tristesse et répandit sur cette vie qui allait s'éteindre une douce sérénité; elle contribua à en éloigner les impressions douloureuses.

» Quand je revins, je trouvai la chambre où ma mère était morte, encore pleine de ses fleurs de prédilection. Sur la cheminée, sur les meubles, des vases contenaient encore des branches de jasmin desséchées.

Emilie avait adopté cette fleur comme emblème de la réconciliation entre les deux familles, et depuis on m'a dit qu'elle se plaisait à s'en parer. Aussi, quand je porte mes regards sur ces reliques flétries, sur lesquelles se sont arrêtés ceux de ma mère mourante, je pense à elle, je confonds pieusement leurs souvenirs.

« Il n'a pas dépendu d'elle que les dissentiments qui séparaient les deux familles ne se soient effacés. Elle n'a pas réussi, mais ses efforts lui ont assuré des droits éternels à ma reconnaissance; et si quelque jour mon dévouement ne lui était pas inutile, elle me rendrait heureux en y faisant appel. »

Hortense l'écoutait avec un vif intérêt et fixait sur lui ses regards attendris.

« Qui sait, dit-elle, si Emilie aussi ne songe pas avec émotion au cousin dont elle se croit dédaignée ? Plusieurs prétendants se sont offerts à sa main, elle les a tous repoussés; aurait-elle la pensée que les liens brisés par la discorde de vos familles pourraient se renouer un jour ? S'il m'arrivait d'emporter un jugement défavorable pour vous, je me garderais bien de le lui communiquer, de même que je me garderai bien de prononcer encore devant vous un mot qui puisse porter atteinte à votre idole.

» Et si le rôle de médiateur allait me tenter ! Je ne désespère pas d'obtenir d'Emilie qu'elle vienne passer quelques jours ici. Vous pourrez juger par vous-même si elle justifie le portrait flatteur dont votre imagination enthousiaste fait peut-être tous les frais.

— Dans ce cas-là vous voudriez bien m'excuser, si je me privais de l'hospitalité dont vous m'avez honoré.

— C'est donc un parti pris de vous borner à l'admirer de loin ?

— Ma résolution est bien arrêtée, aucune insistance ne saurait en triompher.

— Vous êtes un homme étrange.

— Ma cousine m'estimerait sans doute moins si j'étais autrement.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Il me serait pénible de penser le contraire. »

Hortense aimait la contradiction, elle prit un malicieux plaisir à se mettre en travers de ses idées et à se placer sur le terrain d'une opposition paradoxale.

(1) Reproduction autorisée pour les journaux qui ont traité avec la Société des Gens de lettres.